

Lénine: De l'ordinaire et de l'extraordinaire

Ilya Ehrenbourg

Ou Velykoï Mogily. Izdaniye Gazety Krasnaïa Zvezda, Moskva, 1924. [Devant le grand tombeau. Éditions du journal l'Étoile Rouge, Moscou, 1924, pp. 420-421]. Source du second texte : Ilya Ehrenbourg, Les deux pôles. Souvenirs. Paris : Gallimard, 1964, pp. 102-104.

Une petite rue d'un quartier populaire près de la porte d'Orléans. Une maison parisienne ordinaire, plate et triste, des photographes s'affairent devant la maison. Une vieille concierge se précipite dans la rue. Elle est surprise, elle ne comprend pas. – Oui, oui, c'est vrai. Elle se souvient. Quelqu'un comme lui vivait ici. C'était un locataire. Et aussi : la Préfecture de police s'est souvent renseignée sur lui. Des Russes venaient salir les escaliers...

Il y a un ouvrier à côté de la concierge. Non, je préfère le dire à l'ancienne : une blouse bleue. C'est un meilleur mot, il traduit le sourire, le côté frondeur et le cœur ardent de l'ouvrier parisien. Son grand-père a dû mourir sur l'un des forts de la Commune. La blouse bleue a une moustache grise mais de jeunes yeux malicieux. Il sourit aux gloussements de la concierge. Comment ? Il vivait ici et elle ne savait pas que c'était un grand homme ? Comment ? N'était-ce donc qu'un locataire gênant pour elle ? Se pourrait-il que la concierge soit aveugle ? La vieille femme se met en colère : aveugle ? Non, malgré son âge, elle voit très bien. Mais c'était un homme ordinaire, un homme très ordinaire. Qu'en savez-vous ?

Eh bien, la vieille concierge n'est pas à blâmer. Il n'y avait pas que les vieilles femmes qui ne le voyaient pas, mais aussi les intellectuels les plus raffinés.

Personne ne semblait bien voir. Lui seul voyait bien. Et c'est là toute sa grandeur. Ce que nous pensions être une hallucination s'est avéré être une vision surhumaine. Que savions-nous en ces années de veille ? L'angoisse et les vagabondages, les bombes et la poésie. L'immeuble gris près de la porte d'Orléans semblait bien ennuyeux. C'était Goethe avant « Faust », le Corse encore dans les greniers parisiens. Et qui aurait pu penser qu'à partir de barricades d'un romantisme puéril, de volumes de bibliothèque, de longues discussions entre ces « locataires gênants » naîtrait une immense pyramide vivante couvrant un cinquième de la planète, construite selon un plan et fixée et maintenue par un sang épais ? Et s'agit-il de savoir si le plan était correct à tous égards ? S'il a été bien compris ? Ne lui appartiennent-ils pas ces mots justes qui touchent au vif : « *Nous nous sommes trompés, et de nombreuses fois* » ? Oui, ici il y a pu y avoir et des à-coups et des erreurs, car ici, c'était la vie.

Mais là-bas, au milieu des tristes maisons d'ardoise, dans ce pays où le péroreur ne tarit pas sur la liberté, sur la grandeur de la personne, là-bas il ne s'est pas trouvé de héros, ni de bâtisseurs, ni de guides. Il ne pouvait même être question de se tromper : là-bas, ce n'était pas la vie.

Peut-être les ruines picardes sont-elles plus petites que les ruines russes. Peut-être peuvent-elles être réparées par les mains des malheureux Allemands. Mais pas une seule nouvelle pierre n'y sera

posée. En quatre années de guerre terrible, l'Europe toucha pour tout salaire Versailles et la Russie enfanta dans les douleurs Octobre. Afin de saisir la puissance créatrice de Lénine, il suffit de jeter un regard là où [Poincaré](#) – au-dessus des ruines et des croix – crie avec véhémence chaque dimanche : « *Nous ?... Non, nous ne nous sommes jamais trompés !* ».

Il savait, nous ne savions pas. Nous ne savions pas que la révolution nationale de la Russie paysanne, à demi sauvage, prendrait les dimensions d'une ère universelle. Nous ne savions pas que : « *Donnons un lopin de terre* » de Février deviendrait : « *Donnons toute la terre* » d'Octobre ! Il le savait. Il le savait alors qu'il était à Genève. Il le savait pendant les longues nuits de travail, dans sa petite chambre, à la lumière d'une lampe à pétrole.

Tenez, voici la conversation que j'ai surprise il y a quelques mois de cela dans le quartier Saint-Paul de Hambourg après que l'insurrection eut été écrasée¹. Deux frères – de même sang – tous les deux ouvriers, se disputaient. Des frères. Des travailleurs. Des ennemis. L'un avait pris part au soulèvement, l'autre à la répression. Et celui qui avait participé à l'insurrection était blessé. On l'avait ramené à la maison, en se cachant des « Verts » [*la police allemande*]. Celui qui avait pris part à la répression disait : « *Pourquoi s'être soulevé ? Les socialistes au Sénat n'ont-ils pas promis de distribuer une demi-livre de margarine... Tu entends ? Nous allons toucher de la margarine !...* » Celui qui avait pris part au soulèvement répondit : « *Mais nous, c'est lui que nous allons « toucher »* ». Et, ce disant, il désigna le portrait accroché au mur ainsi que dans des centaines de milliers de chambres d'ouvriers dans chaque ville, dans chaque pays, ce visage têtu aux pommettes saillantes d'homme déterminé. Il savait ce que le docker de Saint-Paul penserait en mourant. Il l'avait su dès 1914, lors des premiers coups de feu en Alsace.

Nous avons souvent douté. Nous avons notre art neuf, notre inquiétude, nos errances par le monde. Et il nous semblait que tout cela lui était étranger. Nous ne savions pas qu'il n'était pour nous – en dehors de son ouvrage – ni vie ni croissance. Que la maison ne soit pas achevée, qu'il y fasse très froid, qu'on y vive difficilement, soit ! Mais ses murs ne s'élèvent-ils pas ? Or qu'en est-il, là-bas, où les maisons sont toutes intactes, où dix ans plus tôt, les écrivains se révoltaient et se morfondaient, dans la ville aux toits d'ardoise ? Là-bas, nous n'avons pas notre place. La petite tempête dans un verre d'eau a pris fin. Ne sont plus restées que les odes en l'honneur de l'académicien Foch pour l'excellent repas aux trois plats.

Il savait aussi le désespoir de la grande nuit européenne. C'était l'homme d'une seule pensée ; il ne pensait qu'à une seule chose afin que les autres, devenus heureux, puissent penser à maintes choses.

Il savait beaucoup de choses. Il a fait beaucoup de choses. Il est mort. Nuit glaciale et foules devant la Maison des syndicats. C'est peut-être plus pathétique et plus convaincant que toute autre chose. C'est peut-être même plus éloquent que la carte de l'URSS. J'amènerais la vieille concierge ici. Je lui montrerais cette neige morte, la lumière glacée des lanternes, le froid polaire sauvage d'une nuit de janvier, ces foules en touloupes et en capotes, attendant silencieusement pendant des heures le moment où elles pourraient à nouveau regarder le visage de son « locataire ordinaire ».

Je sais même qu'elle aurait haleté à cause de ce pathos insupportable. Je l'emmènerais à l'intérieur. Casques de l'Armée rouge, garde d'honneur, crêpe rouge, fleurs. Elle aurait attendu un miracle, peut-être un Napoléon ou un despote oriental. Elle aurait vu un double miracle : une modeste veste, la même qu'il avait portée lorsqu'il avait vécu dans la rue près de la porte d'Orléans. Quelque chose comme un fauteuil usé dans un vieux manoir de Weimar. Elle n'aurait rien compris. Ou plutôt ; elle se serait alors rendu compte que cet homme était vraiment extraordinaire, que sous la veste familière se cachait un chronomètre d'un siècle nouveau, incompréhensible pour elle.

1. Il s'agit de l'insurrection armée lancée par le Parti communiste de Hambourg le 23 octobre 1923.

À propos de mon texte sur Lénine de 1924

Il y a peu de temps, en fouillant dans ma bibliothèque, j'ai retrouvé le numéro à demi réduit en poussière du recueil publié à l'occasion des obsèques de Vladimir Ilitch. Et mon article aussi, écrit à la diable dans cet état d'âme où l'on ne pense plus au style. Je veux citer quelques passages de cet article gauche : ils contribueront à la clarté de ce qui suivra. [...]

Lorsque disparaît un grand homme, les hommes jettent involontairement un regard en arrière aussi bien sur ce que nous appelons l'Histoire que sur leur propre vie. C'est ce que je fis lorsque j'écrivis sur la mort de Lénine : je me rappelai les veilles. La Rotonde, la révolte des écrivains, des artistes et ce que dans un moment de colère, j'avais dit – probablement injustement – n'être qu'une « tempête dans un verre d'eau ». Cette humiliation que je m'infligeais m'était dictée par l'amertume de la perte, la conscience de ce qu'avait de décisif et d'en vérité universel l'œuvre accomplie par l'homme que la mort venait d'enlever à l'humanité.

Mes paroles de jadis sur l'importance d'Octobre, cette opposition entre le laborieux chemin de la Russie et l'appauvrissement spirituel de l'Occident me semblent toujours valables.

« *Que la maison ne soit pas achevée...* » Oui, en 1924, nous ne savions pas encore de quelle sueur, de quelles larmes, de quel sang serait pavée cette maison dont les murs s'élevaient déjà au temps de Lénine. Nous ne savions pas que dans les années trente et quarante, on nous rappellerait nos erreurs d'une manière qui n'aurait rien d'amical ni de cordial. Or la maison est construite ; et la force morale de notre peuple s'est exprimée parce qu'il la bâtit quoi qu'il lui en coûtât.

En ces jours de janvier sévissaient des gels rares même pour un hiver moscovite. On essayait vainement de convaincre les enfants de rester à la maison. Les adultes portaient les petits sur les épaules. Les soldats de l'Armée Rouge pleuraient. À l'Okhotny Riad, sur la Dmitrovka, sur la Petrovka, la nuit durant, flambaient partout des brasiers ; et tout autour, des hommes sombres en touloupes se tassaient. Parmi eux, nombreux étaient les barbus : la Russie paysanne portait encore la barbe.

Je ne pouvais rester à la maison, j'ai vu la procession mortuaire à Baltchouga. J'ai été dans la Salle des Colonnes² où des sanglots entrecoupaient la Marche funèbre. Moscou qui, selon le dicton, ne croit pas aux larmes, pleurait à sanglots. Je me rendis chez celui qui fut mon compagnon de clandestinité, en nos années universitaires ; il habitait la Deuxième Maison des Soviets. D'ordinaire gai, il se taisait et soudain, je vis des larmes dans ses yeux. Pleurait aussi la vieille concierge du Tselzoubou. Le chagrin du peuple était immense et sincère.

En ces nuits rigoureuses de janvier, je vis, comme dans le lointain, dans la perspective des siècles, ce que notre peuple avait accompli ; et quels que fussent mes doutes dans les décennies qui suivirent – et elles furent terriblement pénibles – je gardai toujours par devers moi le rêve de Lénine pour m'élever, pour me préserver du mal.

J'étais alors un jeune écrivain non inscrit au Parti ; pour les uns, un « compagnon de route », pour les autres, un « ennemi » alors qu'en fait je n'étais qu'un représentant ordinaire de cette intelligentsia soviétique, formé dans les années d'avant la révolution. On avait beau nous agonir d'injures, on avait beau regarder de travers nos têtes prématurément blanchies, nous savions que la voie que suivait le peuple soviétique était notre voie.

2. Salle de la Maison des Syndicats à Moscou où reposait la dépouille de Lénine.

À Paris, il m'est arrivé à plusieurs reprises de parler à V. I. Lénine : je savais qu'il aimait Pouchkine, la musique classique, qu'il était un être complexe, moralement large. Mais il avait mis toute sa passion, toute la force de son génie créateur dans une action unique, lutter pour libérer les travailleurs de l'exploitation et créer une société nouvelle, socialiste.

Voilà pourquoi j'écrivais en 1924 : « *Il ne pensait qu'à une seule chose : que les autres, devenus heureux, puissent penser à maintes choses.* »

Le mot « *heureux* » peut choquer. Les petits enfants, juchés sur les épaules dans la Salle des Colonnes, ce sont les orphelins des années 30, les soldats de la Guerre Patriotique, les hommes aux cheveux grisonnants qui lurent les comptes rendus du Vingtième Congrès... Et malgré tout, ces paroles de bonheur sont la vérité : lorsque j'assiste à présent aux réunions de nos jeunes, je vois que notre jeunesse de 1961 pense à maint problème, vit mainte passion et sait mainte chose.

Je voudrais encore évoquer Vladimir Ilitch, dire le quotidien, le simple. Un jour que je conversai avec lui, à Paris, il m'interrompit soudain : « *Vous avez trouvé une chamhre ? Les hôtels sont très chers par ici...* » Et il s'adressa à [Nadejda Constantinovna](#) : « *Qui va l'aider ici ? [Ludmilla](#) ? Bon, elle connaît...* »

Dans le cabinet de travail de Vladimir Ilitch, [Altmann](#) modelait son buste. Un jour, il dut partir en hâte car des camarades étaient venus voir Lénine. Vladimir Ilitch prit le soin de mouiller la glaise : il n'avait pas oublié. [Lounatcharski](#) me raconta que lorsqu'on demanda à Lénine si on pouvait laisser les artistes de la « Gauche » esthétique décorer la place Rouge pour le Premier Mai, Vladimir Ilitch répondit : « *Je ne suis pas un spécialiste de la question, je ne veux pas imposer mes goûts aux autres...* »

Staline a écrit un article sur le style politique de Lénine. C'était pendant les années 20, et, sans aucun doute, tout y est juste. Mais le style humain de Lénine est demeuré inimitable, riche qu'il était d'audace dans le dessein créateur de rare modestie, de force et de résolution sans que ne fussent exclus ni la douceur ni le profond respect des valeurs spirituelles, de la raison et de l'art, bref, un style pétri d'humanité, d'authentique humanité.